

merveilleux nous rappelle le réalisme magique hispano-américain, mais à une différence près: le réalisme merveilleux ne recherche pas une fantasmagorie qui feindrait d'accepter pour réel ce qui est travail littéraire; le merveilleux utilisé par Gisèle Pineau se perçoit dans un matériau extérieur naturel inchangé; la découverte progressive, sous l'apparence des choses, d'un sens profond et inaccessible amène la protagoniste et ceux qui l'entourent à une transfiguration de la représentation de la réalité.

Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU  
Universidad de Cádiz

**RAKOTOSON, Michèle, *Lalana, Le Moulin du Château*, Éd. de l'Aube, 2002, pp. 199.**

*Lalana n'est pas un roman facile* prévenait l'éditeur en quatrième de couverture mais rien ne nous préparait pour résister aux filets de l'écriture de Michèle Rakotoson qui nous attrapent comme les mots sont rattrapés dans une syntaxe parataxique, décharnée, qui renforce la cruauté de la sentence à mort qui inaugure et qui hante la narration : *Le sida... Rivo a le sida [...] Rivo est la mort* (8-9). Dès la première page, l'écriture enivrante de *Lalana* englué le lecteur et l'empêche de fuir la brutalité délétère de l'histoire qui nous est décrite.

La parole psalmodiée de *Lalana* suinte tout naturellement de la chaleur visqueuse d'un Madagascar périmé. Le cloaque grouillant qu'est la ville l'Antananarivo s'impose comme métaphore génétique du protagoniste –*Rivo beau nec, belle gueule*– dont le sida ronge les entrailles, déglingue la chair : *Rivo se vide de toutes ses entrailles, Rivo se décharne* (9). Antananarivo rend en effet le paysage délirant où s'enfoncent les histoires de Rivo et Naivo, *bref, de pauvres hères du bout du monde* (53), et fonctionne comme point de fuite, point de départ d'un récit de voyage, voyage terrifiant vers la mer, vers la mort.

*Sors-moi d'ici... sors-moi d'ici, emmène-moi à la mer* (35) s'écrie un Rivo agonisant et la vague de sa parole retournée annonce le battement vital d'une mer rédemptrice, faite de paix et de poésie. Les protagonistes fuient la ville qui les a vaincus et s'inscrivent ainsi dans un voyage effrayant en quête de la mer, en quête d'un rêve de vie et de dignité. Naivo conduira son ami mourant à la mer, fuyant son propre vertige entre la vie et la mort, entre l'envie de vivre et la capitulation du

désespoir, entre les voix ancestrales et le silence des peuples soumis, entre le délire et la lucidité de Rivo –*Naivo avait voulu aller à la mer, il ne s'était pas attendu à ce détour par terres intérieures* (115).

Le roman de Michèle Rakotoson ne nous épargne ni la laideur ni la pestilence de la plaie ouverte de Madagascar et de Rivo. Il ne fait pas non plus l'hagiographie d'un Rivo dévoré par le sida, ni d'un Naivo désespérément apeuré par la maladie et la mort. La décision affolée d'entreprendre ce voyage vers la mort les confrontera tous deux à leurs propres fantasmes, leurs tabous, leurs remords, leur passé. Ce ne sont pas des héros, mais des êtres déchus, déchirés, à la recherche d'une certaine innocence.

La litanie géographique des routes parcourues les éloigne d'Antananarivo et les conduit à travers des paysages effrités que seuls colorent les effrois de l'esprit de Naivo. Une syntaxe simple, épurée, dépourvue de faux oripeaux conduit le voyage de *Lalana* à travers un pays déserté, abîmé par la sécheresse et la pauvreté accablantes, à travers une nature bitumée que seuls les sauterelles et les désespérés osent visiter. La parole de Rakotoson laisse sentir la sueur et la maladie de Rivo, et, par la suite, celles du pays ravagé que les protagonistes traversent. La parole mime la langueur d'une ville assoiffée par la chaleur, mime la saleté et l'horreur de l'hôpital qu'il faut fuir, mime le silence d'une gare désertée, le frémissement des criquets assaillant le chemin, mime la pestilence de la chair en décomposition, le rythme de la danse dernière avec la mort –un, deux, trois, un, deux, trois.

La phrase courte, le rythme énervé prennent corps par le poids des mots en retour perpétuel, des mots qui glissent dans la phrase, soyeux, incantatoires. Cette syntaxe primaire fige l'attention du lecteur sur les mots, sur les mots obsédants qui oppressent la respiration de Naivo et du récit –le sida, la mort, le silence, le cri, l'absence, la peur, la haine enfin–, sur les mots celés qui convoquent la musique lancinante des ancêtres. Au fur et à mesure que le voyage avance, le texte et les esprits sont conquis par les vieilles paroles malgaches –celles de la vie, celles de la mort– qui apparaissent et disparaissent, qui rebondissent en écho et convoquent chez le lecteur la mélodie lancinante, la litanie atavique qui résonne à l'intérieur de Naivo –*cantique ou oraison, obsession ou sérénité* (110). Dès qu'il part de la ville, Rivo, lui aussi, rencontre la voix qu'il avait oubliée, la voix de ses ancêtres (74-76). Tout au long de ce voyage initiatique, ce chant chevillé à la mémoire des protagonistes amplifie sa présence dans le récit ; d'abord, il est à peine marmonné entre les dents, sans en avoir conscience, puis chantonné pour se donner le cœur à vivre, pour calmer les angoisses,

pour juguler la peur, enfin, ritualisé dans cette danse macabre qui entrelace les corps de Naivo et Rivo sur l'autel des vieux dieux abandonnés.

Cette *musique des abysses* (132) embaume et transforme le récit et ses protagonistes, elle rend présents les échos d'un passé récupéré, d'un passé rassurant et rédempteur qui pacifie le mourant et insuffle l'espoir à ceux qui restent sur le rivage de cette mer enfin rencontrée au bout du voyage. De la première à la dernière page, le lecteur sera fait prisonnier, sans possibilité de fuite, par le flux hypnotique de l'écriture de ce récit cruel et fascinant qu'est *Lalana*.

Mercedes TRAVIESO GANAZA  
Universidad de Cádiz

**SALHI, Kamal (Ed.), *Francophone Studies. Discourse and Identity*, Wiltshire: Elm Bank Publications, 2000, 265 pp.**

El libro presenta una colección de estudios que pretenden dar una visión del mundo francófono y de las culturas poscoloniales del África subsahariana, del África del norte, la Francia multicultural, y las islas Mauricio. En su introducción el editor Kamil Salhi nos habla primero de las nuevas tendencias en los estudios francófonos que incluyen áreas de interés como la sociología, la lingüística, la antropología, etc. El editor subraya la importancia e influencia que ha tenido el discurso interdisciplinario entre los estudios poscoloniales y los estudios de cultura contemporánea. Compara la literatura francesa canónica con la tradición francófona, contraponiendo la racionalidad al mito, el individualismo a la comunidad y la palabra escrita a la tradición oral. Salhi prosigue con una crítica al universalismo de la ideología colonial y ve el éxito de los estudios francófonos en el Reino Unido ligado al distanciamiento de los viejos estereotipos. Asimismo ha notado un creciente interés en producciones culturales como la tradición oral, el mundo sobrenatural, y la mitopoética no europea.

En el artículo "Discourse in the Periodicals of Twentieth-Century Benin" los autores Kamil y Alao investigan la literatura de este país y concluyen que las revistas especializadas juegan un papel muy importante en su crecimiento. Los dos períodos de auge literario, a su juicio, concurren con la publicación de estas revistas. La aparición de la revista *La Reconnaissance Africaine* (1925), fundada por el padre Francis Aupiais, es, según los autores, el primer intento de plasmar por escrito el arte verbal en Dahomey. Rodeado de un grupo de seminaristas y jóvenes religiosos de Dahomey el